



Vendredi 16 mai 2025
Salle du Varcq – Locquirec
Sylvie Servan-Schreiber
« **De l'Asie à la Bretagne** »



Sylvie Servan-Schreiber, sinologue de formation, écrivaine et traductrice, nous retrace tout d'abord son parcours en évoquant son nom de famille, une origine qui a profondément influencé son chemin vers l'écriture.

En effet, dans la famille Servan-Schreiber - qui comporte quelques hommes politiques - a été édifié sur plusieurs générations un empire de presse, notamment les Echos, L'Express, l'Expansion, La Tribune, Psychologies Magazine, etc., mais surtout, tout le monde écrit : par exemple, sa cousine, Christiane Collange, a publié pas moins de 27 livres !

Tous les 5 ans, la famille organisait une « cousinade » au cours de laquelle chaque membre présentait ses publications récentes. À la dernière, Sylvie a connu un franc succès avec ses albums pour enfants traduits en breton par Gireg Konan : se faire traduire en anglais, italien, allemand ou japonais était monnaie courante, mais en breton personne n'avait eu ce privilège.

Quant à son attrait pour l'Asie, il vient du côté maternel : la sœur de sa mère après des études de sanskrit et de tibétain avait eu la chaire de philologie tibétaine et d'histoire des religions aux Hautes Études. En 1959, lors du second exode tibétain, Dagpo Rinpoche -moine tibétain de haut rang- et son assistant avaient été accueillis par cette tante près de Versailles. Les parents de Sylvie s'étaient occupés de ces personnages fascinants pendant les vacances de Noël : à 10 ans, ce fut sa première approche de l'Asie et de ses rites, marquant profondément son imaginaire.

Si sa sœur opte pour l'étude de l'hindi et du népal, notre auteure choisit plutôt d'étudier le chinois et le tibétain, qu'elle abandonnera vite en raison de sa complexité :

« Si vous voulez étudier une langue facile, faites du chinois ! Il n'y a quasiment ni grammaire ni conjugaison » nous confie-t-elle.

L'écriture en chinois est un peu difficile, mais une fois que l'on a maîtrisé les 214 clés, et appris un nombre suffisant de caractères, cela devient facile. C'est une langue tonale : chaque syllabe se prononce sur un ton différent. À cela s'ajoute dialectes et intonations propres à chaque région. Prononcer une syllabe sortie du contexte est périlleux, mais si l'intonation générale de la phrase n'est pas parfaite, on se fait quand même comprendre. Et l'on peut communiquer par écrit !

Elle évoque également le japonais qui, outre la complexité de sa grammaire, comme le tibétain, comporte des niveaux de langue selon que vous vous adressez à quelqu'un de supérieur ou d'inférieur, il faut adapter votre langage. De même que si vous êtes une femme, certains ajustements doivent s'opérer.

À 11 ans, elle est envoyée en Écosse pour apprendre l'anglais, ce qui l'amènera à s'intéresser aussi à la culture écossaise.

Elle nous explique à renfort d'anecdotes, ce que signifie le terme « sinologue » qui est un spécialiste de la Chine, en jouant sur la confusion avec « cynologue » qui est le spécialiste des chiens.

Tout en écrivant, elle devient traductrice, surtout de littérature

Oswald Wynd
Une odeur
de gingembre



anglo-saxonne ayant trait à l'Asie. Son œuvre la plus marquante est *Une odeur de gingembre*, traduction en 1991 du roman *The Ginger Tree* de l'Écossais Oswald Wynd. Ce livre jouit encore d'un grand succès (plus de 100 000 exemplaires vendus) qui, pourtant, ne lui a rapporté des droits d'auteur qu'au bout de 16 ans, mais en rapporte ! L'auteur étant décédé avant d'envisager une suite, c'est Sylvie Servan-Schreiber qui en assurera l'écriture, publiant *Deux feuilles de gingembre*, après avoir longuement étudié l'Écosse et le Japon au cours de nombreux séjours.



Pour cet ouvrage, elle a obtenu le Grand Prix du roman 2024 de l'Association des Écrivains de Bretagne. Prix pour lequel elle manifeste une sincère reconnaissance !

La 4^e de couverture :

En 1965, Susan Hampton, jeune londonienne, se rend chez un notaire d'Édimbourg régler la succession de Mary Mackenzie, sa grand-mère, qui a passé la majeure partie de sa vie au Japon. Première surprise, un compte en banque bien garni revient à sa famille, mais surtout, une maison à Yokohama est léguée à des Japonais dont la famille n'a jamais entendu parler. Qui sont-ils ? Suzy est résolue à percer le mystère. Seul indice : un vieux calepin noir laisse échapper deux feuilles séchées, qui dégagent une légère odeur de gingembre. Commencent alors des recherches qui mèneront la jeune femme de Paris à Yokohama, lui révéleront la complexité de la société japonaise et bouleverseront sa vie. Ce faisant, elle réalisera le vœu le plus cher de sa grand-mère disparue.

À la fin des années 70, elle fonde à Paris « Sinoservice », une entreprise aidant les industriels français à se positionner sur le marché chinois et en chinois : traduction, création de supports publicitaires, films, catalogues, interprétariat, panneaux d'exposition. À cette époque, il n'y avait moyen d'obtenir des textes en caractères chinois qu'en utilisant par une machine à écrire chinoise à plateaux, en faisant photocomposer les textes à Hong Kong ou en les faisant calligraphier. Ce n'était pas chose facile !

Dans ce cadre, elle travaille sur de nombreuses expositions en Chine, allant des luthiers aux hélicoptères Dauphin II, en passant par la robinetterie industrielle ou la pétrochimie. Son activité cesse en 1982 faute d'expositions en Chine, ce qui l'amène à changer de voie.

Elle prend alors un nouveau départ et devient, en 1982, attachée culturelle auprès de l'Ambassade de France au Népal et directrice du Centre culturel français de Katmandou, qui accueille 800 étudiants népalais. Le français y est appris pour le tourisme, l'émigration ou comme alternative à l'anglais. Le Népal, contrairement à l'Inde voisine, n'a jamais été colonie britannique.

À son arrivée, les films français projetés au centre culturel étaient anciens et désuets. Grâce à son insistance, le Centre a été rattaché à la médiathèque de Bangkok (et non plus à Delhi), et il a été possible d'obtenir des films récents et de qualité, ce qui a enthousiasmé les étudiants.

Cependant, certains ont protesté quand le Ciné-Club est devenu payant et exigé la gratuité, ce que la direction a refusé, justifiant le tarif par le besoin d'entretenir les équipements et de proposer un cinéma de qualité, contrairement à des projections gratuites, mais peu intéressantes (comme les films de propagande de l'institut russe)

Les films étaient en français, parfois sous-titrés en anglais, langue que les étudiants népalais maîtrisaient bien. Il était fréquent dans la population qu'universitaires et cadres de haut niveau aient été formés à l'étranger, notamment à Oxford. S'il n'y avait pas de sous-titres, le film était étudié en cours avant la projection.

Elle nous relate une anecdote marquante au sujet de « *La Boum* », film français culte qui a lancé la carrière de Sophie Marceau, dont elle avait négocié le prêt par Gaumont dans le cadre d'un festival autour du costumier de cinéma Jacques Fonteray. La censure népalaise avait refusé le film pour un problème de morale (ambiguïté au sujet de la paternité d'un bébé).

Notre invitée de ce soir a obtenu gain de cause après y être allée au bluff, affirmant que si *La Boum* ne passait pas en salle à Katmandou, jamais un film népalais ne serait admis au Festival de Cannes.

Elle occupe ce poste pendant deux ans et demi avant de rendre matériellement son tablier, brodé aux couleurs de la France, au ministère des Affaires étrangères.

De retour en France, elle entreprend une formation au commerce international et intègre la Chambre de Commerce et d'industrie de Paris, où elle devient responsable des affaires chinoises et Secrétaire générale d'Initiative Chine, association qui coordonne les efforts des grandes chambres de Commerce et d'industrie françaises vers la Chine.

Occupant ce poste, elle parcourt la France, notamment en se rendant à Rennes, dans le cadre du jumelage de La Bretagne avec la province chinoise du Shandong (*le nez de la Chine et le nez de la France*). Cependant, les projets n'aboutissent pas toujours, en partie à cause de divergences d'intérêts entre les partenaires français et chinois.

Elle évoque les événements de 1989 à Pékin (répression sur la place Tian'anmen), qui ont mis, entre autres, un coup d'arrêt à une série d'échanges entre la Chine et la région Île-de-France.

Sylvie Servan-Schreiber rejoint alors la Direction de l'Enseignement de la Chambre de commerce de Paris, dont elle rappelle que c'est le second formateur après l'État, gérant une quarantaine d'écoles prestigieuses, de HEC à l'École des métiers de l'image, à la parfumerie (les "nez"), ou parfois moins connues comme l'ESIV, l'École supérieure des industries du vêtement, mais toujours de très haut niveau.

Au bout de cinq ans à la CCIP, elle est écartée pour des raisons idéologiques, mais obtient un stage de 9 mois d'écriture de scénarios de dessins animés à l'École des métiers de l'image, malgré quelques réticences liées à son âge et à son style d'écriture jugé « trop bon ». Elle participera à quelques séries télévisées et réalisera l'importance fondamentale de la concision en écriture.

Parallèlement, elle enchaîne écriture et traduction, souvent liées à l'Asie.

Elle a également écrit plusieurs livres sur l'adoption, un thème personnel qui revient fréquemment dans les textes qu'elle traduit.

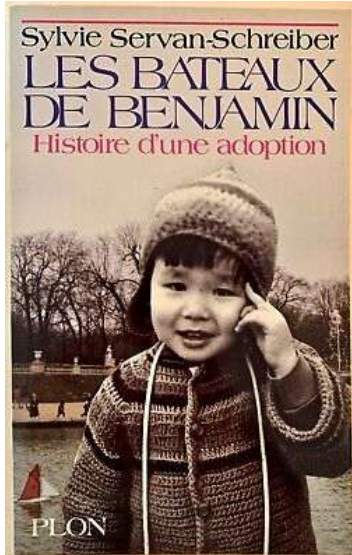
Elle aborde alors son installation, avec son mari Alain Forest, à Plésidy, en Argoat. Ils baptisent leur maison Kervat, allusion au Cambodge dont Alain est spécialiste, clin d'œil avec le temple d'Angkor Vat et aux initiales de leurs enfants. Le lieu, *Tanneguin*, a un toponyme breton incertain, plus vraisemblablement « chêne blanc » que « feu blanc », car il y a beaucoup de chênes dans cet environnement. Alors qu'ils ne connaissaient personne dans cette région, l'accueil fut rapidement des plus amicaux.

La Bretagne devient ainsi pour elle comme pour lui un lieu d'inspiration et d'écriture.

Enfin, elle revient sur sa relation intime à l'écriture : une passion née très tôt, encouragée par son entourage, et perçue comme une exigence constante. Elle exprime sa nostalgie d'un temps où la maîtrise du français était plus rigoureuse, faisant la comparaison avec le niveau actuel d'orthographe et de grammaire... comme chez ses petits-enfants !

Elle évoque alors ses débuts, notamment un roman de jeunesse jamais publié, puis son premier livre, *Les Bateaux de Benjamin*, qui a reçu le Prix Louis Miller de l'Académie française*, inspiré par l'histoire dramatique d'un enfant chinois abandonné en France.

Ce livre, édité chez Plon, éditeur qui n'a pas fait grand cas de ce prix littéraire, a tout de même très bien marché grâce à France-Loisirs et son système de vente sur catalogue.



**Le prix Louis Miller, créé en 1938 par l'Académie française était destiné à récompenser des ouvrages de nature à faire aimer la morale et la vertu, particulièrement la fidélité du souvenir et la reconnaissance.*

Hélas, la troisième édition, pourtant préfacée par le Dr Boris Cyrulnik a été torpillée quand l'éditeur AKR a disparu. L'auteure distribue les exemplaires qui restent, en les proposant par exemple à des associations comme *Les Amis des Enfants du Monde* pour qu'ils réalisent une vente à leur profit.

Elle évoque son travail de traductrice, notamment de *La Forteresse assiégée* de Qian Zhongshu, une œuvre complexe traduite du chinois en partie à Katmandou avec Wang Lou, son mari de l'époque. Pour l'auteure, la forteresse assiégée est la définition même du mariage : ceux qui sont dehors veulent entrer, ceux qui sont dedans veulent sortir ! C'est un roman magnifique avec des jeux de mots en 8 langues, dont le copte. Il a été réédité en 2024 par You Feng, après deux éditions chez Christian Bourgois.

À la question que signifie le terme « *traductologie* », Sylvie Servan-Schreiber répond qu'il s'agit là d'un concept né dans les années 1970 qui désigne la « *science de la traduction* ».

Soulignant les difficultés techniques rencontrées à l'époque (machine à écrire, pas d'ordinateur) comme les erreurs de nos jours liées à l'intelligence artificielle, par exemple lors de la réédition de *Bagh Bazar*, roman autobiographique sur le Népal, paru en mars 2025 aux Éditions d'Avallon, initialement publié en 2005.

L'auteure déplore également les problèmes avec les éditeurs, les mauvaises expériences liées aux droits d'auteur, et le peu de visibilité de certains de ses ouvrages.

En revanche, elle valorise le rôle des agents littéraires, banal chez les Anglo-Saxons, qui facilitent la publication des ouvrages en servant d'intermédiaires et souligne que ses deux dernières publications l'ont été grâce à son agente, Karine Arguillère.



Enfin, elle évoque sa contribution à la littérature jeunesse de manière ludique et éducative, par la publication d'une série d'albums pour enfants visant à faire découvrir le zodiaque chinois. Elle commence par deux premiers albums : *L'année du singe* et *L'année du coq*, publiés par les éditions AKR. Souhaitant enrichir la collection et éviter la répétition, elle décide ensuite d'associer chaque animal du zodiaque à un pays asiatique. Cela

donne naissance à *Mon année du tigre au Japon* (Chapitre 12) et *Mon année du lapin en Corée* (You Feng), qui seront tous deux traduits en breton par Gireg Konan.

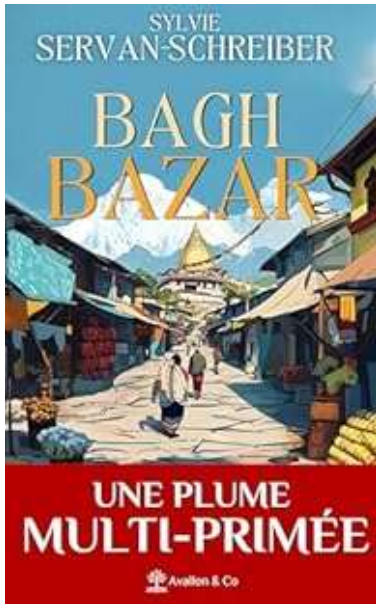




Cependant, le projet s'interrompt en raison de difficultés éditoriales, notamment le non-paiement de l'imprimeur, ainsi que le manque de rentabilité. Malgré son investissement, Sylvie Servan-Schreiber conclut que c'est un « *travail ingrat* » et qu'elle n'a jamais gagné d'argent avec ses albums pour enfants.



Elle a aussi conçu une série de livres pour enfants abordant de façon ludique et accessible les maladies graves comme le cancer. Le premier album s'intitule *La chameauthérapie de Papilouis* : deux enfants entendent que leur grand-père part en chameauthérapie à cause d'un cancer long... quand il s'agit bien sûr de chimiothérapie et de cancer du côlon ! Un ton humoristique et une pédagogie douce, où le petit lecteur apprendra que dans guérir, il y a rire. Aucun éditeur n'a encore été convaincu par le projet.



Quant à son dernier roman, *Bagh Bazar*, c'est un roman autobiographique dont les noms des personnages ont été changés pour éviter tout problème juridique, à part Jacques Fonteray, célèbre costumier de cinéma, évoqué plus haut, auquel on doit, entre autres, les créations pour des films comme *La banquière*, *Borsalino*, *Moonraker*, *La folie des grandeurs*... et celle de la robe de mariée de Brigitte Bardot pour *Boulevard du rhum*. Un festival a été organisé au CCF en 1984, dont le clou était la projection de

La Boum, avec une exposition des maquettes de costumes et une conférence de Jacques Fonteray.

Le titre de *Bagh Bazar* vient de la rue où se situait le Centre culturel. Bagh signifie tigre en hindi et en népal. L'ethnologue et spécialiste du Népal, Marc Gaborieau*, racontera pourquoi il s'agit littéralement de « *Bazar du tigre* ». Une légende locale veut que dans cette ruelle, un tigre dans sa cage s'était coincé un os dans la gorge. Le Premier ministre avait offert une forte récompense à qui délogerait l'os. Un pauvre homme n'avait pas hésité à sauver l'animal, au péril de sa propre vie. Le tigre, reconnaissant, l'avait alors couvert de baisers, et la ruelle avait conservé le nom de cet événement.

**Si nous voulons comprendre la diversité et la richesse des ethnies et des langues du Népal (plus de 38 groupes), elle nous conseille de découvrir les travaux de Marc Gaborieau.*



La 4^e de couverture :

Recrutée dans les années quatre-vingt comme attachée culturelle et directrice du Centre culturel français de Kathmandu au Népal, Laura Lévy-Lhomond se retrouve dans un univers

bigarré et chaotique. La jeune femme doit jongler avec un Himalaya de défis quotidiens et de conflits d'ego, dans un climat de tensions incessantes, quand l'ambassade est tétanisée par l'annonce d'une visite présidentielle...

Accompagnée d'un mari coréen peintre qui peine à s'adapter et d'un fils de huit ans curieux de tout, parviendra-t-elle à préserver l'équilibre entre ses aspirations professionnelles et ses responsabilités familiales ? Bagh Bazar, odyssée tendre et caustique, est une invitation à rire et à découvrir que même à l'autre bout de la planète, on ne peut échapper à soi-même.

Des échanges autour du Japon permettent d'annoncer au public présent que pour « Livres en fête » 2025, programmé samedi 18 octobre à l'Île Blanche, ce pays en est la thématique.

Sylvie Servan-Schreiber fait alors référence avec admiration à l'auteure et traductrice Corinne Atlan, grande spécialiste de littérature japonaise, dix romans dont *un Automne à Kyoto*, et une soixantaine d'autres ouvrages traduits, dont ceux de Murakami : dernière traduction : *Le Sommet des Dieux* de Baku Yumemakura (éditions Paulsen) et ses *Haïkus de Kyoto* sont sortis ce mois-ci chez Arléa.

Une discussion plus large est engagée sur l'importance d'une traduction fidèle, notamment effectuée par des gens ayant vécu dans les cultures concernées. « *Mis à part l'anglais qui est une langue outil, une langue reste avant tout la langue d'un peuple !* »

Ce long échange permet de rappeler la richesse des liens entre culture bretonne et culture japonaise, à travers la littérature, la langue, la traduction, et les événements culturels.

La soirée arrive à son terme, et avant de procéder au temps de dédicace, Sylvie Servan-Schreiber confie que, comme la plupart des écrivains : « *Elle a toujours un ou deux livres sur le feu...* »

Alors peut-être une suite prochaine à cette rencontre d'une prodigieuse richesse ?

Prochain café littéraire
Vendredi 20 juin 2025
Salle du Varcq (Locquirec) – 18h/20h



Pour ce dernier café littéraire qui annonce la période estivale, l'envie de lire devrait perdurer grâce à la présence d'Emmanuelle George, libraire chez Gwalarn (15, rue des Chapeliers à Lannion), que le CEL accueille de nouveau avec plaisir pour partager sa passion et ses coups de cœur de l'été. Tout un éventail d'ouvrages récents à emporter en voyage, à dévorer sur la plage, ou à découvrir tout simplement au quotidien chez soi.

Il y en aura pour tous les goûts, c'est certain !

Entrée libre – Tout public

Thé ou café offert

Contact : cel29.livres@gmail.com

06 07 16 96 80

